

Brèves littéraires

Brèves

Banlieue animale *et al.*

Diane Landry

Numéro 92, 2016

Bestiaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Landry, D. (2016). Banlieue animale *et al.*. *Brèves littéraires*, (92), 14–24.

DIANE LANDRY

BANLIEUE ANIMALE

petite bête à la noix
en faction d'épouvante
détends-toi et essaie
un battement à la fois



trou de-ci
trou de-là
la marmotte cherche
autre chose
que son ombre



la tête bourrée d'oiseaux
un vieil érable agité
perd ses plumes



au fond du cabanon
une tente des poteaux
un sac de grosse toile
où niche un bourdon



un gras raton rond
sur fond de Lune
heureux des trognons
de la veille

échappe et reprend
un labeur à accomplir
rien d'autre en tête
la fourmi à la pause
lisse ses antennes



elle a bougé d'un poil
sur mon pantalon rayé
la chenille à pattes
moins de mille la preuve
j'ai compté



sur fond vert oscille
lascive une mouche
sur la joue d'un pétale
dans l'air chaud
repos sur image



le huard
parti trop vite
plonge trop loin
arrive trop tard
le bec à l'eau



les lucioles en paquets
clignotent à gauche
tournent à droite
il en faut du désordre
pour meubler une galerie

CERTAINS DE CES POÈMES ONT PARU DANS *BRÈVES* 87.

CHIEN FOU

courir courir baver
ramener baver courir
être heureux
un sport de chien



museaux de chiens fous
dans mon col ouvert
mal élevés les flocons
de novembre

ANI-MOTS

goût de sel de mer
convoité des goélands
ton gros sac de *chips*



l'araignée se raidit
dans un coin de sa toile
il pleut des cordes

NŒUDS PAPILLON

j'apprends à dénouer
les riens
à tisser large
un monde de trous

j'attrape dans mon filet
des nœuds papillon
que j'épingle à ton cou

plusieurs fois j'ai réussi
à te garder vivant

PAPILLON DE NUIT

harmonie rompue d'une nuit d'été
quand le ciel fou au bout des herbes
s'abrutit dans les champs
et que les étoiles fusent
nos vœux ne tiennent qu'à un fil

lentement un papillon ouvre et ferme ses ailes
en éventail sur mon cou de minuit
et je sombre à toi

LES DIPTÈRES

le vent tombe
bas les manches
à l'heure de l'apéro

badigeon de citronnelle
bouclier en couche mince
d'une guerre
de piques et d'épées

un geste vif
motif de rage
au bras

s'enfuit la voleuse
alourdie
une goutte de moi
dans l'estomac

accouplement
repas de sang
au stylet
et vlan !
le silence d'une tache

pochoir au mur
estampe d'insecte
en poudre de pattes

un peu de poil organisé
avec des ailes
un seul cheveu à la gueule
raide

elles venaient par hordes
des essaims sautillants
à l'assaut de mes veines

une deux trois
quatre
un intérêt morbide
pour l'os
de ma cheville

balanciers et cuillerons
l'artillerie lourde
une guerre de nerfs
et de veines

derrière les oreilles
au fond de la tête
au bord de l'œil
à la lisière du front
signent les insupportables

noir de juin sur l'oreiller
frottement d'ailes
l'avertissement caractéristique
gros comme la chambre
et soudain panique
le silence

FLORILÈGE

un effet de sève sous l'écorce engourdie
comme un départ se prononce
dans l'éveil embaumé du printemps

*je revois les merles, les papillons
les bourgeons renflés des brindilles d'arbre
et le soleil ciselant sans effort la lumière
au florilège de nos jours heureux*



tu m'as rappelé des mots d'enfant
sur les mousses tapis verts
la forêt nous chantait pied nus
des airs de Lune

*toujours en nous des perles, des grillons
les sons froissés des brins d'herbe
et le soleil ruisselant de naguère
au florilège de nos jours heureux*

CASCADE MOUCHETÉE

dans l'eau qui pisse vermeille j'entends
 ta voix de carpe glissante
 d'un saut tu gicles et moi je tombe
 un jet de sang noyé sous l'ouïe
 cogne la pluie vive des rapides
 assourdissant mes cris
 d'effroi dans l'humeur des flots
 une valse d'écume me crève
 des écailles craquent en fines bulles
 trop bleu l'écho troublantes les eaux
 je cascade mouchetée de bruine vers la terre
 à saveur douce de ruisseau
 ton hameçon fiché dans l'œil

NOUS ÉTIONS SI...

Nous étions si près de réussir. Tu avais pompé toute
 l'essence dans mes poumons ; la pierre à briquet, la fichue
 pierre à briquet à avaler. J'ai eu le flash des oies qu'on
 gave, de leurs cousines en V dans l'encolure du ciel et j'ai
 crié. De toute la force de mon long cou, les ailes tendues ;
 je t'ai montré mon ventre blanc, mes os creux. Savais-tu
 que j'étais éternelle ? Un bidon rouge, de la poudre et du
 vent ; tu avais tout prévu.

Tu faisais semblant de faire du feu. Je brûlais.

J'y croyais, moi, à l'amour.

QUELQUE CHOSE DE CRU

Je vous ai préparé quelque chose de cru. Des fraises, de la viande, de la vérité.

Les drosophiles tombent comme des mouches dans mon verre. Une petite cuillère pour les mâles, une pour les femelles. J'enlève le maximum de calories avant de boire.

À L'HEURE DU CHAT

Je suis rentrée chez moi avec l'idée de me reposer. Une idée d'affaissement des chairs. Je parle du véritable abandon des os, les yeux fermés, du soupir du corps en entier se superposant au grincement des ressorts sous les capitons d'un vieux meuble en velours. Rose suranné. Vous imaginez les lieux : le pouf en cuir au pourtour clouté, le tapis à franges, le chat n'ouvrant qu'un œil à votre arrivée dans son domaine, et vous avez raison. N'est-ce pas rassurant d'appartenir à la noirceur poussiéreuse de ce salon ? Laissons l'obscurité s'étendre autour du cerne de café de l'accoudoir et concentrons-nous sur le moelleux des coussins. C'est l'heure. J'entends le chat se lécher les flancs à grands coups de langue.

Je laisse tout monter en graine, ce soir. Demain. Demain, je changerai le monde.

MATOU

Il était une fois un petit chat très intelligent que j'aimais du fond du ventre. Fier et fort de sa douance, il voulait chambouler l'ordre des choses, obsédé par l'urgence de devenir matou. « Je ne veux pas de vos conseils ! » rugissait-il. Des années s'écoulèrent, son pelage perdit du lustre. Même brossé avec vigueur, rien n'y faisait : sa peau devenait raide, son poil devenait noir. Sa tête aussi se remplissait de pensées sombres. Sa forte tête lui faisait mal. Je versais du lait dans un plat d'or que je laissais sur le bord de la galerie. Il venait. À la nuit tombée, il venait lécher la dorure, laissant surir mon offrande. Je pleurais un peu, du bout des yeux, et garnissais le plat de nouveau. *Ne pas perdre espoir.* Et mon chaton devenu errant venait cracher dans ma cour les jours de pluie. J'y laissais trainer des objets dans un coin abrité : un peigne à poux, des sacs de plastique, des billets d'autobus. Les cadeaux disparaissaient. Les mercis restaient coincés entre ses griffes. Ses yeux obscurs, mon dieu, son regard de chat sauvage ! Je l'ai rêvé, roulé en boule dans mon cou, et le jour venu, je l'ai fait. Je l'ai chassé d'amour. Mon petit chat saboté.

HOMARDS

Le jour de mon anniversaire, j'ai voulu me faire plaisir et fait un arrêt à l'épicerie du coin. Mon idée : deux gros homards vivants que j'allais faire bouillir chez moi, dans le chaudron offert par mon ex. Pas de beurre à l'ail, pas d'accompagnement ni rien. Le moins de vaisselle possible. Et un rouleau de *Scott Towels*.

Le vivier à homards était vide, ce qui n'augurait rien de bon. À ma surprise, le commis m'a informée qu'il lui en restait trois « en arrière » et que l'aquarium était vide pour cause de nettoyage. Yesss ! J'ai déchanté en voyant les trois bêtes estropiées s'agitant au ralenti au fond du bac en plastique qu'il ramenait du frigo. « Il leur manque une pince » s'est excusé le commis.

J'ai quitté bredouille, et c'est en tête à tête avec deux œufs tournés et un verre de scotch que j'ai accepté de vieillir encore d'une autre année.

Mais j'avance en sagesse. Demain, j'irai acheter du homard dans une vraie poissonnerie.